

# Le chant de la Bérézina : 28 novembre 1812

Autor(en): **Dubois, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **123 (1978)**

Heft 3

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344137>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le chant de la Bérézina

28 novembre 1812

par le capitaine Jean Dubois

Il y a quelque temps, je remarquais dans un quotidien un avis mortuaire concernant « un écrivain ». Au lieu du verset biblique habituel, cet avis se terminait par les mots suivants :

« Notre vie est un voyage dans l'hiver et dans la nuit. »

En lisant ces lignes, je me suis tout d'abord dit que cet écrivain avait certainement eu dans sa vie bien des épreuves et des désillusions. Puis, en y réfléchissant, j'ai eu l'impression que ces mots devaient être le début du « Chant de la Bérézina ». J'ai alors recherché ce vieux chant et ai été extrêmement surpris de constater, dans un recueil de chansons populaires, que le texte français ne correspondait nullement au texte original allemand chanté par le lieutenant Légler, de Glaris, au matin de la bataille de la Bérézina, soit le 28 novembre 1812.

## 1. Le texte original en allemand

Voici donc, tout d'abord, les paroles en allemand chantées par le lieutenant Légler :

*Unser Leben gleicht der Reise  
Eines Wandrers in der Nacht;  
Jeder hat auf seinem Gleise  
Vieles, das ihm Kummer macht;  
Aber unerwartet schwindet  
Vor uns Nacht und Dunkelheit,  
Und der Schwergedrückte findet  
Linderungen für sein Leid.*

*Darum lasst uns weiter gehen!  
Weichet nicht verzagt zurück!  
Hinter jenen fernen Höhen  
Wartet unsrer noch ein Glück.  
Muthig, muthig, lieben Brüder!  
Gebt die bangen Sorgen auf!  
Morgen geht die Sonne wieder  
Freundlich an dem Himmel auf.*

Il est bien évident que ce n'est pas le lieutenant Légler qui a composé ce chant juste avant la bataille. Il avait naturellement tout autre chose à faire. Les paroles en question sont celles d'un poète allemand (et non

suisse), à savoir celles de Ludwig Giske, né le 21 juillet 1756 et mort le 17 avril 1832. Dans son poème, qui comptait au total 10 strophes, l'écrivain racontait qu'il se promenait pendant la nuit dans une forêt où il n'entendait que le bruit de ses pas. Il suivait un sentier et se demanda tout à coup ce qui arriverait s'il venait à perdre ce chemin. Cependant, si ce dernier semblait parfois disparaître, le promeneur finissait quand même par le retrouver. C'est cela que le poète disait dans les six premières strophes. Les quatre dernières, qui étaient la conclusion de ses pensées, sont devenues les paroles du chant de la Bérézina et sont celles indiquées ci-dessus. Le lieutenant Légler les connaissait bien depuis son enfance et c'est son chef direct, le capitaine Blattmann (mort lui-même à la Bérézina), qui lui a demandé de les chanter à ses hommes pour leur faire reprendre courage au moment suprême de la bataille.

## 2. Texte français du chant dit de la Berezina

Voici maintenant ce que l'on trouve généralement dans les chansonniers populaires romands avec, quelquefois, l'indication que c'est ce qu'a chanté le lieutenant Légler :

*Notre vie est un voyage  
Dans l'hiver et dans la nuit;  
Nous cherchons notre passage  
Sous un ciel où rien ne luit.*

*La souffrance est un bagage  
Qui meurtrit nos reins courbés.  
Dans la plaine aux vents sauvages  
Combien sont déjà tombés?*

*Dans la plaine aux vents sauvages  
La neige les a couverts.*

*Notre vie est un voyage  
Dans la nuit et dans l'hiver.*

*Pleurs glacés sur nos visages,  
Vous ne pouvez plus couler.  
Et pourtant, amis, courage,  
Demain va nous consoler.*

Demain, la fin du voyage,  
Le repos après l'effort,  
La patrie et le village,  
Le printemps, l'espoir, la mort.

Comme on le voit immédiatement, ce texte est tout à fait différent du texte allemand, surtout en ce qui concerne l'idée générale. Il est avant

tout une description des malheurs de la guerre, alors que le texte allemand donne une idée de courage. Au surplus, le texte français comporte cinq strophes, l'allemand seulement quatre.

Voici la raison de cette différence :

Lors de la première guerre mondiale de 1914 à 1918, quand les mobilisations se prolongeaient et qu'un peu de lassitude se manifestait peut-être dans la troupe, le Bureau des conférences de l'Etat-Major de l'Armée avait chargé entre autres M. Gonzague de Reynold, écrivain et historien bien connu, de distraire les hommes par des conférences, des chansons populaires, de petites représentations théâtrales, etc. Dans l'une de ces représentations, M. de Reynold avait repris avec raison l'épopée des Suisses à la Bérézina. Il montrait le capitaine Blattmann en conversation avec le lieutenant Légler et lui demandant de soutenir le moral des hommes très affaibli par les privations et les fatigues de la guerre. Légler répondait qu'il fallait tout d'abord réchauffer les hommes et les nourrir, mais Blattmann relevait qu'avec les Suisses, il y avait toujours une ressource, à savoir de les reconforter par un chant. Et Légler entonnait alors son chant, les hommes exprimaient les souffrances endurées, auxquelles Légler répondait par des paroles apaisantes. Le chœur final se terminait par la promesse de voir la fin du voyage, de retrouver le village et ... la mort.

Très probablement peu après les mobilisations, les vieilles chansons militaires furent reprises dans deux brochures intitulées *La Gloire qui chante*. L'épopée de la Bérézina, qui avait été passée sous silence pendant bien des années, refit tout à coup surface. Jouissant d'une vogue nouvelle, elle se répandit rapidement dans le public.

Mais au lieu de prendre la peine de traduire en français les paroles du lieutenant Légler, on adopta probablement par plus de simplicité le texte que M. de Reynold avait composé pour la pièce de théâtre. De sorte que l'on trouve actuellement dans plusieurs chansonniers le texte ci-dessus qui ne correspond donc pas à ce qu'a chanté Légler.

Et il y a lieu maintenant d'ajouter ce qui suit :

Dans l'une des brochures de la *Gloire qui chante* dont il vient d'être question, se trouvait, à côté du « Chant de la Bérézina » noté ci-dessus,

un « Hymne » de M. de Reynold également avec l'indication que c'était sur l'air du chant de la Bérézina. Voici cet « Hymne » :

*Terre haute et féconde  
Où se sont marqués nos pas,  
Dans l'azur, au cœur du monde,  
Dresse-toi loin des combats.*

*Eternelle, sainte et forte  
Notre reine où Dieu est roi,  
Nous pouvons tomber, qu'importe!  
Car nos fils vivront pour toi.*

*Courbons-nous sur notre terre  
Et poussons nos lourds chevaux.  
Le soc pris aux mains des pères  
Va t'ouvrir, sillon nouveau.*

*Sous les mottes qu'il soulève  
Bien souvent il heurte encor  
Les cimiers, le fer des glaives  
Et les os sacrés des morts.*

Cet « Hymne » de haute envolée et que l'on ne peut qu'admirer se trouve aujourd'hui dans presque tous les chansonniers romands. Mais il n'est de nouveau pas ce qu'a chanté Légler.

On arrive finalement à la situation suivante :

Sous la rubrique « Chant de la Bérézina » on trouve :

*En Suisse allemande*: le chant original en allemand chanté par le lieutenant Légler au matin de la bataille.

*En Suisse française*: un chant composé des paroles de Gonzague de Reynold, mais où l'idée du lieutenant Légler a été abandonnée.

### 3. Proposition de traduction

Logiquement, on devrait adopter dans les chansonniers romands une traduction française aussi exacte que possible du texte allemand. J'ai essayé de faire moi-même cette traduction et voici ce que l'on pourrait éventuellement admettre. Cette traduction est un peu lourde, mais elle est presque littérale et en tout cas très près du texte allemand. D'autres personnes plus autorisées que moi trouveraient peut-être mieux !

*La vie ressemble au voyage  
D'un pèlerin dans la nuit.  
Chacun a durant sa route  
Bien des peines, des soucis.*

*Mais soudain va disparaître  
La nuit et l'obscurité  
Et l'accablé bientôt trouve  
Ce qui calme son tourment.*

*Poursuis ainsi ton voyage,  
Ne te décourage plus.  
Au-delà des hautes cimes  
T'attend encore un bonheur.*

*Prends courage, prends courage,  
Abandonne tes soucis.  
Déjà demain va renaître  
Au ciel le brillant soleil.*

J'ajoute que plusieurs autres traductions en français ont déjà été proposées. Ceux que la question intéresse pourront se reporter à une étude de M. le D<sup>r</sup> Wetterwald parue dans les Archives suisses des traditions populaires de 1955 et dont j'ai tiré certaines idées.

#### 4. Un court rappel d'histoire

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler brièvement à cette occasion ce qu'a été la bataille de la Bérézina.

Pour faire la guerre qu'il avait déclarée à la Russie, Napoléon avait rassemblé une armée d'environ 500 000 hommes appelée, vu sa composition, l'armée des 22 nations. Dans le 2<sup>e</sup> corps de cette armée commandé par le maréchal Oudinot, se trouvaient les 4 régiments suisses de chacun environ 2000 hommes, soit une force d'environ 8000 hommes au départ. Après avoir atteint Moscou sans réussir pour autant à vaincre l'armée russe — celle-ci appliquant en reculant la pratique de la terre brûlée — Napoléon décida de battre en retraite pour rentrer à Paris. Il arriva alors devant la Bérézina, encerclé par trois armées russes.

La Bérézina, dont le nom vient du nom russe « Beresa » (bouleau), est un fleuve affluent du Dnieper, ce dernier se jetant dans la mer Noire. Près de Borisow, ville à proximité de laquelle se livra la bataille, le fleuve a une largeur de 50 mètres environ et un tirant d'eau de 1 à 2 mètres suivant la saison. Il serpente dans un terrain très marécageux et fait de très nombreux méandres. Chaque berge étant d'une largeur d'environ 25 mètres et presque impraticable à pied, il fallut construire deux ponts de 100 mètres chacun, l'un pour les piétons, l'autre pour les chars et l'artillerie. Ces deux ponts, distants l'un de l'autre de 100 mètres, furent établis par les pontonniers du général Eblé (et non par les Suisses comme on le pense souvent). Ces pontonniers, qui travaillèrent pendant deux jours (les 25 et 26 novembre 1812) dans l'eau glacée et charriant des glaçons, périrent presque tous pendant ce travail et méritent bien d'être aussi appelés des héros. Les ponts étant construits, le 2<sup>e</sup> corps, comprenant en particulier ce qui restait des quatre régiments suisses, put passer le fleuve le 27 novembre et prendre position sur la rive droite de la Bérézina, afin de repousser les Russes qui cherchaient à empêcher la passage. Le matin du 28 novembre, les 1300 Suisses qui restaient encore depuis la

retraite de Napoléon engagèrent la bataille, à cheval sur la route conduisant à Borisow et en particulier dans la forêt située à cet endroit. C'est au lever de ce jour, alors que la troupe avait bivouaqué plusieurs jours sur la neige, sans feux et sans presque de nourriture, que le lieutenant Légler entonna son chant, un peu aussi comme une dernière prière avant le sacrifice suprême. Le lendemain matin de la bataille, lorsque l'on fit l'appel, il ne restait plus que 300 hommes, dont un tiers était blessé. 1000 soldats suisses avaient donc sacrifié leur vie en terre étrangère, au service d'un étranger et cela pour faire honneur à la parole donnée et au pays natal.

## 5. Conclusion

Lorsque, le 10 août 1792, les 700 gardes suisses du roi Louis XVI se firent massacrer aux Tuileries pour défendre le roi et rester fidèles à la parole donnée, on éleva par la suite à leur mémoire le « Lion de Lucerne », taillé dans le roc.

Pour les 1000 hommes des régiments suisses faisant partie de l'armée de Napoléon qui se sacrifièrent à la Bérézina, qu'avons-nous fait avec les années? En somme, rien du tout. Il reste uniquement une chanson qui rappelle cet acte héroïque. Comment cela est-il possible?

Une explication peut-être valable est que, lors du massacre des Tuileries, tout le peuple de Paris avait été témoin de l'événement. En quelques jours, la nouvelle se répandit en France, puis très rapidement en Suisse où toutes les familles endeuillées ne purent oublier ces faits.

Mais, pour la Bérézina, ce sont seulement les quelques soldats suisses ayant pu échapper à la défaite et rentrer au pays au prix de grandes difficultés qui purent raconter, bien longtemps après, ce qui s'était passé.

Que pouvons nous faire maintenant pour réparer dans une certaine mesure cette injustice? En tout cas donner dans nos chansonniers romands une traduction aussi exacte que possible de ce qu'a chanté le lieutenant Légler. L'inscription « Chant de la Bérézina » devrait être exclusivement réservée à ces paroles. Si l'on estime devoir conserver les paroles de Gonzague de Reynold (qui ont d'ailleurs leur valeur), il faudrait alors employer le terme d'« Hymne » ou parler d'une variante du chant original de Légler.

Il sera certainement difficile de faire quelque chose dans ce domaine. On ne peut en effet demander à tous les libraires de refaire les chansonniers, mais on peut suggérer aux éditeurs de revoir la chose lors de réimpressions. J'ai moi-même essayé dernièrement, lors de la réimpression d'un chansonnier, de faire adopter ce point de vue, mais l'on m'a répondu que le texte de Reynold était devenu traditionnel depuis plus d'un demi-siècle et que l'on ne pouvait donc plus le changer dans un manuel scolaire.

Qui pourra trouver une solution à ce problème?

Pour terminer, un dernier souvenir.

Bien peu d'entre nous se rappellent le nom d'un vieux brave qui a fait la bataille de la Bérézina et qui, après bien des aventures, a pu rentrer au pays en ramenant en particulier en France les survivants de son régiment et l'aigle de son drapeau. Il s'agit du

lieutenant-colonel Louis BEGOS (1784-1859)

Vaudois d'Aubonne, nommé à son retour lieutenant-colonel de notre armée. Il fut inspecteur des milices cantonales, puis inspecteur de la gendarmerie. A sa mort à Lausanne, le 31 mars 1859, son corps fut inhumé dans un petit cimetière maintenant désaffecté et qui se trouvait à l'époque près de la caserne de Lausanne. Ses cendres reposent actuellement tout près du stand de tir de Vernand, à 50 mètres à droite devant ce stand. Admirons ce héros et honorons sa mémoire.

J. D.